

Les fenêtres urbaines

France Théoret

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32617ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Théoret, F. (1999). Les fenêtres urbaines. *Liberté*, 41(6), 19–23.

FRANCE THÉORET

LES FENÊTRES URBAINES

Entre les vieilles pierres et l'audace des styles contemporains, la maison fut longtemps un objet de mes rêves. Il est advenu un incendie qui a détruit notre maison en rénovation. Durant les semaines qui ont suivi, j'ai pleuré. Je me lavais de la bêtise de l'entrepreneur à l'origine de l'incendie. Je me rappelle, un midi en novembre, ne pas m'être retenue dans un lieu public. Un inconnu me tendit un mouchoir de papier. J'avais transgressé les limites de ma pudeur. Alors je le perçus, je changeais. Mes rêveries bachelardiennes et mon attachement à l'espace physique s'amenuisèrent. J'en fis le constat irréversible. J'étais passée d'une réalité imaginaire à la matérialité du réel. Ma façon d'habiter les lieux est impersonnelle.

Sur le mur de la salle à manger où j'écris, une toile d'Armand Vaillancourt aux motifs dynamiques, aux lignes éclatées mène mon regard vers l'extérieur à la poursuite du mouvement excentré. À l'atelier d'Armand Vaillancourt, des tableaux nombreux, j'hésitais à les examiner tous. Une toile n'est pas une marchandise. Je choisis ce tableau pour les couleurs et l'énergie turbulente. Vues de près, les différentes techniques ressemblent à des interventions successives et rendent visible la main du peintre. Au moment d'accrocher le tableau, je lus le titre derrière la toile, *L'Incendie*.

Comment puis-je nommer le tableau au mur de la salle à manger sans faire référence à l'incendie qui a

modifié ma façon d'habiter l'espace ? Pas de pathos, je n'ai aucun goût pour les confidences, ni pour la mièvrerie qui dissimule un malheur. Un habitat est nécessaire avant tout. Je me contredis. L'œuvre d'Armand Vaillancourt est un viatique. Son acquisition dans l'atelier de l'artiste fut une joie.

Je cherche la lumière toute physique. Pour atteindre le jour et m'isoler dans la clarté, j'occupe le centre de l'appartement, la salle à manger ouverte sur le salon. La portepatio encastre la fenêtre latérale. Le jour, fût-il gris comme maintenant, expose ses nuances. Je suis ici entre ciel et terre. Les sensations de déséquilibre et de vertige me sont connues. J'ai apprivoisé l'état d'apesanteur.

Je vois le mont Royal. La montagne s'étale dans les panneaux de verre. Le ciel sur la montagne compose des paysages de lumière saisissants. D'où je suis, la montagne arrondie paraît modeste. La vue du mont Royal apaise. Ses changements de saison sont lents, proches d'une paix bucolique. La sérénité de la montagne lumineuse accompagne mon geste d'écrire. Des suites de jours, je suis immobile.

Si je m'éloigne trop longtemps de ma table d'écriture, je lutte contre moi-même. Je recommence lorsque je recherche l'unité de ma pensée. L'écriture est corps. La lumière m'oriente. Le beige des sofas modulaires, les noirs du téléviseur et de la chaîne stéréo sont inexpressifs. Devant la fenêtre tripartite, un laurier qui a plus de vingt ans tend ses branches vers dehors. Le laurier hiberne entre ses tuteurs. J'ai déjà photographié l'arbre fleuri. Aussi je ne pourrai jamais nier qu'il donne des grappes de fleurs roses. Le parfum de ce laurier en fleurs est subtil et enivrant. Pour que fleurs et branches s'épanouissent, j'ai déjà sorti l'arbre sur la terrasse. Les vents décuplés à cette hauteur le jetaient par terre. L'air et la lumière sont raréfiés à l'intérieur, seules ses branches qui touchent la fenêtre fleurissent. Cet arbre vivant n'est pas immobile.

La lumière crue provient de la fenêtre rapprochée de ma table de bois noir. En avant-plan, j'aperçois la partie sud du parc Lafontaine qui jouxte la rue Sherbrooke. À l'horizon, les buildings du centre-ville. Les panaches de fumée dans l'air au-dessus des immeubles sont des baromètres. Quand ils s'élèvent presque droit, c'est un jour de froid très vif. Cette fenêtre est variations, bruits de la rue atténués en la saison des fenêtres closes, oubliés et transmués aux heures de franc soleil. La clarté inonde l'espace. Ma soif de luminosité est inextinguible. Elle pactise avec l'oreille et, comme une alliée, fait naître l'écriture d'une musique intérieure. La littérature tient de l'oreille, elle est un bruissement ténu et singulier.

Il existe le plus souvent une discorde entre mes sens. L'œil voit, alors l'oreille se ferme. À l'inverse, l'oreille capte une expression inédite, la puissance de l'écoute prive l'œil de son pouvoir. Ma fenêtre rend la clarté nécessaire à l'œuvre de l'oreille. Le tempo des sonorités, la forme d'une phrase ont leur vérité pratique. Je cite Virginia Woolf de mémoire, donc avec inexactitude : *mille choses sont nécessaires pour écrire une seule phrase*.

J'ai développé ma faculté d'écoute qui veut aussi la lumière. La constance de l'oreille est en quête de corps dans l'écriture. Le corps de qui écrit naît de la puissance de l'oreille. Les phrases courtes viennent d'un rythme particulier, trop sec parfois, trop ému par des constats. Vivre ici entre ciel et terre amplifie mon désir d'une écriture matérielle.

Le soleil ardent certains jours, son embrasement, me réchauffe même en hiver. Il m'aveugle aussi, de brefs instants. Il est alors près de midi. J'écris dans une tour d'habitation. Ma tour est résolument convergence vers la fenêtre. Une image très simple revient, celle d'une femme debout qui s'appuie à la fenêtre. La femme mémorise la réalité extérieure, l'urbanité, sachant qu'au moment d'écrire la matérialité des mots et des phrases, la transfor-

mation du langage occupera la main complice de l'oreille. Il y a certes un désir d'exactitude qui épuise. Je me rappelle, à dix-huit ans, devant une fenêtre ouverte en été, j'imaginai écrire ce qui était présent dans mon champ de vision. Ce qui apparaissait sous mes yeux saisissait l'esprit de ce jour.

Le dictionnaire, le courrier d'aujourd'hui, deux ou trois livres sont sur ma table, ceux que je lis maintenant. Je range mon manuscrit sur le pupitre de la pièce où se trouvent aussi la bibliothèque et mon ordinateur. Je suis dans une bulle, coupée de la vue aérienne, lorsque je tape mes pages manuscrites. L'espace se restreint au fauteuil, au clavier et à l'écran. À travers la porte-patio et la fenêtre latérale, le balcon couvert de tapis gris jette une tache d'ombre. Le mât du Stade olympique se détache de l'horizon et la déchirure du toit souple est visible. À l'est, rien de nouveau, sauf des levers de soleil éblouissants, striés de bandes pourpres et rouges. La lumière a migré depuis longtemps à l'heure où je m'assois.

Une sculpture de deux mètres, bien nommée *L'Arbre de vie au féminin*, occupe l'angle entre la fenêtre tripartite et la bibliothèque. En 1980, à la grande époque où je me souciais de rêver l'aménagement de mon intérieur, j'avais commandé une lampe-sculpture à une artiste de 26 ans, Azélie Zee Artand. Je pensais à une lampe-sculpture pour ma table de chevet. L'artiste en a décidé autrement. Cette sculpture, composée de matériaux recyclés, raconte les influences hybrides d'une modernité au pouvoir expressif.

Le faux feuillu de plumes et de raphia a une tête mobile. La tête empanachée transmue sa représentation. En guise de ventre, un court rectangle saillant traverse la sculpture et se double du même rectangle derrière. Du côté face, la boîte étroite d'où sortent des palmes ovales et multicolores fait une référence métaphorique à un corps de femme. Ce corps, sans seins, au ventre si peu mater-

nel, fabule un imaginaire ludique. L'œuvre a de forts aspects émotifs. L'arbre de vie enseigne la verticalité. Dans ses méditations sur la langue, Jacques Lacan l'a vu, l'anagramme de l'arbre, c'est la barre, l'éclair dans le sombre qui illumine l'arbre de vie du cervelet. L'arbre sait le microcosme.

La sculpture a été restructurée et modifiée, notamment par l'ajout de teintes pastel aux couleurs vives en 1983. L'objet d'art élève ses formes ironiques dans l'espace aéré.